

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 36 (1898)
Heft: 29

Artikel: Entre nous, bien entendu !
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197001>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 25.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Et le hasard intelligent,
Pour voisin vous donne souvent
Le bavard le plus assommant,
Ou l'enfant le plus turbulent.
A table, on sert discrètement,
Pour vous soutenir seulement;
Mais ce n'est pas assurément
Par calcul ou ménagement,
C'est histoire de règlement;
Car on peut boire à tout moment,
Et sans payer de supplément,
De l'eau pure, à contentement.
De la fin au commencement,
C'est tout aussi divertissant:
Les bains froids à triple courant,
Douche à tuer un éléphant,
Le mailot qui vous cuît le sang,
La friction au premier rang;
Car, on peut le dire en passant,
On est prodigieusement
Frotté dans l'établissement.
Pour tout malade se soignant
Hydrothérapeutiquement
Voici quel est le dénoûment:
Après deux mois de traitement,
D'ennuis, d'angoisse et de tourment,
Quinze cents francs payés comptant,
On s'en retourne constamment
Plus malade qu'auparavant.

DOCTEUR SIMPLICE.

La Gritton et son relozto.

Quand y'a 'na rüa que sè trossé à voutron tsai, vo la trède et vo la portà sái vai lo martsau, sái vai lo charron, suivant cein que l'ái y'a à férè et vo laissi lo tsai derrái voutra grandze; se vo z'ái 'na serraille que grincé àobin que sè démargueliounè, vo la dévissà po la portà vai lo serrailon et vo ne vo tzerdzi pas la porta su lo cotzon po la l'ái portà; se voutrè chòquès ont fauta dè retacounâ, vo bailli clia qu'à lo perte ào cacapédze et vo laissi l'autro à la barqua. Mâ, se vo z'èpelliâ on tepin àobin n'ècouala, vo faut portà totés lè breguès ào catalai po que lè rappondé avoué dái clious et dào dzi; se vo trossi lè mans à voutron relozto, vo traci avoué l'uti tsi lo relogeu po que vo z'ein remetté dái nàovès; enfin quiet, l'est tot coumeint quand vo z'ái on perte à voutron tui dè tsaussé, vo faut lè portà ào cosandâi avoué le morcè po boutsi lo perte.

Ne faut don pas férè coumeint clia bouna vilha que vé vo dère.

N'y a pas onco grantein, on veyâi pas atant dè clia novalles peindulès coumeint on a ora, que n'ont min dè pâi, mâ l'ái avâi dein quasut i lè ménâdzo dè clia bons vilho relozto, avoué dái galai botiots ein couleu ào coutset dào cadran, pu l'aviont lè dou mâ, que pésavant bien tsacon trai livrè, que resseimblâvant à dou gros sâcessons peindus ào bet dè dué cordelettes et que fallâi remontâ quand l'arrévânt à râ lo plânti. Clia vilho relozto aviont assebin lo balanci avoué la leintellie qu'allâvè cévè et lévè et qu'on ouïssai martsî du quie devant; adon quand fiaisant lè z'hârè, lè mâ veginvant tsau pou avau et cein fasâi gr-r-r... din! gr-r-r... din! gr-r-r... din! qu'on arâi djurâ on moué dè pierres que décalâvont avau on tsâblio¹. L'est cein que no z'amusâvè quand n'étiant gosse!

Pu y'avai assebin dè clia relozze qu'aviont dái tiêces, grosses coumeint la maitî d'on boufet; clia z'iquie étiot bin dè pe ballès et cotâvont bin mè què lè z'autro; mâ, du la révèjon, on n'ein fâ perein dinse.

Onna bouna vilha dào Payi d'Amont avâi ion dè clia relozze que martsivè adrai bin, mâ vouaique qu'on dzo que le vâo alla vairé se l'étai l'hâoré dè férè lo café, m'einlèvine se ne trâvè pas lo relozze arrêtâ et se peinsâvè que binzu lè bouébo aviont éta fomessi après

lo balanci. L'eût bo coudhi lo reimbriyai avoué la man, mâ mottâ l'allâvè bin dou ào trai iadzo cévè et lévè et s'arrêtâvè adè.

— Paret que y'a oquie, sè peinsâvè la vilha. Adon, lè décrotsè lo balanci et tracè tsi lo relogeu.

— Vo faut mé raquemoudâ cein, se vo plié, se l'ai dese.

— Mâ, ma pourra tanta Gritton, lái fe lo relogeu, que volâi-vo que vo raquemoudéyè cein, cé balanci est bo et bon, l'est voutron relozto qu'a oquie, vo faut allâ lo mè quer!

— Na! na! l'ai repond la vilha Medâise², lo relozto n'a rein dè mau, l'est cé afférè que ne vâo rein mé breinlâ!

C. T.

Prendre l'occasion aux cheveux.

Voici la curieuse origine de cette locution populaire, si fréquemment employée, et par laquelle on exprime l'idée qu'il ne faut pas laisser échapper le moment favorable de faire une chose, le saisir juste quand il se présente. Cette locution vient de ce que les anciens représentaient l'Occasion sous la figure d'une femme qui n'avait point de cheveux derrière la tête; ils voulaient exprimer par là qu'une fois qu'on l'avait laissée passer, il n'était plus possible de la saisir. Nous citerons, à l'appui, cette inscription sur une statue de l'Occasion, tirée de l'*Antologie*:

« Quel est l'artiste qui t'a faite? — Un Sicyonien. — Quel est son nom? — Lysippe. — Toi-même, qui es-tu? — L'arbitre suprême de toute chose, l'Occasion. — Pourquoi te tiens-tu ainsi sur la pointe du pied? — Je ne me fixe jamais davantage. — Pourquoi t'a-t-on mis des ailes aux pieds? — Parce que mon vol devance le vent. — Pourquoi ce rasoir à ta main? — Pour montrer aux hommes que je suis plus tranchante qu'un glaive. — Et cette chevelure qui descend si longue sur ton front? — C'est pour être facilement saisie par le premier qui me rencontrera. — Tu n'as pas un seul cheveu derrière la tête? — C'est afin que nul de ceux qui m'auront une fois laissée échapper ne puisse me ressaisir dans mon vol.

— Pourquoi l'artiste qui t'a sculptée t'a-t-il placée sous ce portique? — Etranger, c'est pour t'instruire. »

L'endroit et l'envers.

Amoureux, vous vous risquez à raboter un quatrain pour votre blonde.

Les deux premiers vers, ah! parbleu, ça marche comme sur un railway:

O blonde enfant, si tu savais

Combien pour toi mon cœur palpite!

C'est adorable!... vous êtes ravi; il vous semble déjà que Pégase a élu domicile dans votre cerveau.

Voilà l'endroit.

Mais, les deux autres vers!... Ah! c'est là le hic!

Vous suez à tremper plusieurs gilets de flanelle et, au bout de trois heures d'efforts, vous n'avez trouvé que ces deux rimes:

... marmite,

... navels.

que vous ne pouvez décentement introduire dans un quatrain inspiré par le petit dieu Cupidon.

Voilà l'envers.

Vous vous mariez dans l'espoir d'avoir un ou deux enfants.

Voilà l'endroit.

Seulement!... il vous en arrive huit.

Voilà l'envers.

¹ *Tsâblio*, dévaloir, long couloir rapide dans lequel on fait glisser le bois dès la forêt pour l'amener à portée de char.

² *Meddi*, surnom donné aux habitants du Pays-d'Enhaut.

Vous avez un beau bébé rose et un superbe pantalon de piqué blanc.

Un soir que vous n'avez rien à faire, vous prenez le bébé rose et vous le faites sauter et faire à *dada* sur le pantalon blanc.

O bonheur de la paternité!...

Voilà l'endroit.

Mais dix minutes après vous en avez assez et vous posez par terre le beau bébé rose qui, en sautant sur le pantalon blanc...

O réalisme!... le beau bébé est toujours rose, mais le pantalon n'est plus blanc.

Voici l'envers.

Entre nous, bien entendu !

La concurrence est grande aujourd'hui, et pour tout le monde. Dans un article consacré aux temps difficiles que traversent les médecins, le docteur G. Daremberg raconte, à peu près en ces termes, la jolie histoire que voici.

Il y a quelques années, il se trouvait à Menton. Sur la Grande-Place, un charlatan, du haut de sa voiture dorée, débitait son boniment dans un délicieux italien, pur comme la langue d'un beau livre. Derrière lui, un orchestre, habillé à la houzarde, faisait entendre, après chaque période, une musique endiablée. Le docteur Daremberg, charmé par la parole élégante de ce charlatan, ne s'expliquait pas qu'un homme aussi distingué pût ainsi vendre, sur un char de saltimbanque, des pots de pomade contre le rhumatisme.

A l'heure du déjeuner, le charlatan descendit de sa voiture et entra à l'hôtel voisin. M. Daremberg l'y suivit, se plaça à côté de lui à table, et, par quelques flatteries, l'amena aux confidences. Le marchand ambulant lui raconta alors que, reçu docteur d'une Faculté italienne, il avait végété pendant une dizaine d'années. La misère étant venue, il s'associa à une somnambule. Les affaires marchaient; il put, successivement, s'acheter une voiture, des chevaux, un orchestre et des pots de pomade. Dans cet équipage, il parcourait le littoral méditerranéen et gagnait beaucoup d'argent.

« Mais surtout, cher confrère, ajouta-t-il, se penchant à l'oreille de son interlocuteur, je vous en prie, ne dites pas que je suis médecin; je ne vendrais plus un seul pot de ma pomade. »

Conte jaune pâle.

Georges et Clémentine n'étaient ni frère ni sœur, ni cousin ni cousine, ni même parents. Ils n'avaient de commun qu'une cruelle infirmité qui leur était venue de naissance: bossus l'un et l'autre horriblement, cela donnait aux deux enfants un triste air de ressemblance.

Les parents étaient voisins.

Dans le quartier où ils habitaient, les deux petits infirmes étaient très connus et très pris en pitié. Chacun les plaignait, et plaignait aussi les parents.

Clémentine avait dix-sept ans; Georges en avait quinze. Mais ils étaient l'un et l'autre de si petite taille; leurs membres étaient si grêles en proportion de leur buste; si grosses étaient leurs têtes au teint jaune et souffreteux, qu'ils ressemblaient, les pauvres, à ces ridicules magots de porcelaine au chef branlant, que les marraînes donnaient à leurs petits filleuls pour leurs étrènes, quand ils ont été sages, et même quand ils ne l'ont pas été.

Dans leur figure, à tous les deux, jaune et blême étrangement, les yeux seuls brillaient, des yeux d'êtres faibles et malades, des yeux de craintifs qui sentent leur faiblesse.

Les maisons de leurs parents étaient presque contigües; aussi arrivait-il qu'ils se croisâient dans la rue, souvent. Les regards de l'un, alors, allaient à l'autre sympathiquement. Puis ils passaient, chacun emportant avec soi un petit chaud au cœur d'avoir rencontré son misérable sosie, et, à cause de cela se sentant moins seul et moins ridicule.

Les parents de Georges étaient riches; et il était leur unique héritier. Clémentine était l'unique héritière de parents riches aussi.